

Discours de rentrée 2026 - Annemie Schaus, rectrice de l'ULB

Madame et messieurs les Ministres,
Mesdames et messieurs les Parlementaires,
Vos excellences, mesdames et messieurs les
Ambassadeurs et Ambassadrices,
Madame la première présidente de la Cour d'appel de
Bruxelles, Mesdames et messieurs les magistrats,
Mesdames et messieurs les Bourgmestres, Échevines et Échevins,
Mesdames et Messieurs les Rectrices, Recteurs, Présidentes,
Présidents, Directrices et Directeurs,
Chers et chères Doyennes et Doyens,
Chers et chères Collègues,
Chers et chères étudiants et étudiantes,
Chère équipe,
Chère Lola Lafon et Marie NDiaye, Chers Vincent Engel,
Thomas Gunzig et Romain Lemire,
Chères et chers amies et amis,

Depuis le début de mon mandat en 2020, à chaque rentrée, je vous
ai
alerté sur les menaces qui pèsent sur l'université ... L'an dernier encore,
je cherchais la lumière au milieu des ombres et vous prévenais que
l'ampleur des défis à relever me conduirait sans doute à me répéter – la
répétition étant, dit-on, la mère de l'enseignement.

Et bien non ! Aujourd'hui, même si certaines de ces menaces existent
toujours, je ne me répéterai pas.

Cette année, pour la première fois depuis que j'ai l'honneur d'ouvrir
l'année académique, c'est l'espoir qui nourrit ce discours de rentrée. Non

que le monde se soit assagi, bien au contraire. Nous lisons, sans doute, les mêmes journaux. Les ombres que j'évoque depuis ces six dernières années sont toujours bien là, et certaines se sont même épaissies. Mais il faut aussi, parfois, cesser de compter les loups. Il est bien de se poser un instant et de constater ce que l'on a réalisé, ensemble, pendant qu'ils rôdaient. Et ce que nous avons fait, cette année, donne de l'espoir. Plus encore, cela renforce ma détermination. L'espérance, en l'occurrence, c'est un pessimisme qui se retrousse les manches, sensible et lucide mais aussi orienté vers l'action.

Souvenez-vous. C'était en 2022, ici même, pour le centenaire du campus du Solbosch. Je clôturais alors mon discours par une promesse un peu folle, que j'avais faite à voix haute: « Le Solbosch va redevenir un lieu de fronde et un formidable laboratoire. Une Assemblée libre ! Une Assemblée libre de l'enseignement et de la recherche à l'ULB ! Et s'il le faut, nous suspendrons les cours, parce que, quand on est à bout de souffle, rien ne sert de courir ; il faut s'arrêter un temps. »

Il a fallu trois ans. C'est long une promesse, c'est long quand on la porte. Pendant un an, j'ai conversé avec David Van Reybrouck, lui qui sait mieux que quiconque ce que la délibération citoyenne peut produire lorsqu'on lui fait confiance. Le 9 février dernier, nous avons lancé les Assemblées libres : « Osons l'ULB demain. » Jamais une université n'avait ouvert une démarche de démocratie délibérative d'une telle ampleur, sur une question aussi large que son propre avenir, en y associant tous ses corps : les étudiantes et les étudiants, les académiques,

les scientifiques, le personnel administratif et technique. Tout le monde. Sans tabou.

Tout a commencé par un sondage. Plus de 2.300 personnes y ont répondu. 1.855 réponses ont été retenues après contrôle. Je ne vais pas détailler tous les tableaux ici, ils sont en ligne, sur demain.ulb.be, si vous souhaitez les consulter, mais trois chiffres, en particulier, dessinent les contours du lien qui nous unit à notre université.

- Plus d'un répondant sur deux se déclare fier, ou très fier, d'appartenir à l'ULB. Un sur huit seulement dit le contraire.
- Parmi les membres du personnel, 91 % estiment exercer un métier qui a une vraie valeur, et près d'un sur deux le dit « sans hésitation ». Pour moi, c'est tellement encourageant !
- Enfin, malgré le stress, la charge de travail, le contexte budgétaire inquiétant dont je vous épargnerai la dénonciation rituelle, 71 % décrivent leur expérience quotidienne à l'Université comme « positive ».

Tout n'est pas rose pour autant. Et le sondage a fait émerger deux défis prioritaires : maintenir et renforcer la qualité de nos enseignements et de notre recherche dans un monde qui subit de nombreuses transformations ; réduire les inégalités et soulager les difficultés qui pèsent sur la qualité de vie des étudiantes, des étudiants et des personnels.

Alors, le 10 mars, comme promis, l'Université a suspendu toutes ses activités. Cours compris. Deux cents membres de notre communauté,

répartis en vingt Tables libres, ont discuté de ces deux défis, avec sérieux, avec engagement et, ce qui m'a le plus touchée, avec nuance. Je vous parlais de la nuance il y a deux ans comme d'une espèce en danger. Les échanges qui ont pris place durant les Tables libres ont montré que la nuance, qui est aussi une forme de courage (nous rappelait Jean Birnbaum), garde toute sa place au sein de notre université.

Puis vinrent les Agoras des possibles. Plus de trois cents personnes s'étaient portées candidates. Quarante-huit ont été tirées au sort, de manière à refléter l'équilibre et la diversité de notre communauté. Trois journées de délibération, des experts entendus, des contributions lues et relues. À l'arrivée, un rapport et vingt recommandations.

Je ne vais pas les énumérer ce soir. Nous les avons lues, analysées et allons revenir vers les membres de notre communauté rapidement. Certaines relèvent d'actions rapides. D'autres exigeront des concertations plus larges, des évolutions plus profondes. Nous prendrons le temps que mérite ce travail, car les Assemblées libres n'étaient pas un exercice théorique, et je ne laisserai pas les mots qui en sont sortis flétrir en intentions.

Je peux toutefois, dès à présent, mettre en avant les deux grandes orientations qui s'en dégagent, parce qu'elles sont revenues à chaque table, dans chaque agora : plus, beaucoup plus d'interdisciplinarité et encore plus d'égalité. Se réinventer à travers les disciplines, et n'oublier personne en chemin, telles sont les valeurs cardinales qui ressortent de

cet exercice et que j'entends continuer à concrétiser d'ici la fin de mon mandat.

Assemblées libres. Tables libres. Le mot « libre » est, vous le savez, au cœur de notre ADN. Ce qui s'est passé entre février et mai de cette année, c'est le libre examen en action. Non pas celui que l'on brandit parfois maladroitement, cet instrument désaccordé dont je vous parlais l'an dernier, celui qui ne fait plus qu'un bruit de cogne. Non, le libre examen mis en actes dans cet exercice de démocratie participative est celui que Verhaegen nommait en 1854. Celui de l'indépendance de la raison, de la méthode qui refuse de soumettre les faits à un dogme. Et tel qu'André Uyttebrouck le résumait d'une phrase que je ne me lasse pas de citer : « Le libre examen revendique pour tout individu le droit de tout remettre en cause, à tout moment, y compris soi-même ».

Y compris soi-même. Une université qui suspend ses cours pour s'interroger sur elle-même, qui tire au sort les membres de son propre jury, qui écoute les points de vue de ses étudiantes concernant, par exemple, les examens, et de ses personnels à propos des bâtiments : voilà une université qui pense contre elle-même. Et qui, ce faisant, se met à jour. Une Université réflexive et attentive, qui se veut diverse, ambitieuse, engagée, et mieux habitée par toutes et tous.

Qui dit libre examen dit examen.

Le mot est là, en toutes lettres, dans notre principe fondateur. Il désigne bien autre chose que la salle dans laquelle nos étudiantes et nos étudiants transpirent en janvier, en juin et en septembre. Examiner, c'est regarder

de près, mettre à l'épreuve. Se scruter. Se mettre sur le métier. Faire l'inventaire de ses angles morts. C'est ce que nos étudiants nous demandent de faire à propos de nos méthodes d'examen. Mais c'est également une exigence portée par le monde d'aujourd'hui.

Prenez l'intelligence artificielle générative.

L'historien Christian Henriot écrivait, il y a quelques jours à peine, dans *Le Monde*, une phrase que je fais mienne : « Interdire n'est pas une politique, c'est un aveu d'impuissance. » Aucune université n'a jamais eu raison d'un outil technologique en lui fermant sa porte. Bon gré mal gré, l'outil entrera par la fenêtre, avec les étudiants. Et l'obsession de la triche, avec la mise en place de détecteurs peu fiables que l'on contournera d'un clic, nous détourne de la seule question qui vaille la peine de se poser : qu'est-ce qu'apprendre dans un monde saturé de machines qui raisonnent, calculent et rédigent avec une fluidité inédite ? Qu'est-ce qu'apprendre dès lors que ces machines portent en elles le risque d'une forme de renoncement cognitif ?

La réponse, une fois encore, nous la possédons depuis 1834. Apprendre, c'est passer de la confusion à la clarté. C'est la friction. Ce que la machine produit en une touche de clavier, c'est justement l'abolition de cette friction. Or enseigner (ou apprendre) sans friction n'est pas éduquer, mais endoctriner. A l'heure actuelle, personne ne peut répondre avec certitude à la question : « l'étudiant a-t-il utilisé l'IA » ? Nous savons toutes et tous que la plupart d'entre eux l'a utilisé à un certain degré. Par contre, au lieu de nous concentrer sur ce que nous ne pouvons pas (ou

peu) contrôler, nous devrions nous demander : comment l'a-t-il utilisé ? Que sait-il, que sait-elle faire, ici, maintenant, devant nous ? Répondre à ces questions suppose de déplacer l'évaluation vers la présence, l'oral, le travail accompli sous nos yeux. Cela suppose que nous cessions, enfin, de confondre un diplôme avec des heures de présence pour l'aligner sur ce qu'un être humain sait démontrer. Je disais en 2022 ce que je pensais des QCM à points négatifs, de certains QRM encore plus retards et de ces évaluations qui n'évaluent rien. L'intelligence artificielle vient de nous donner la meilleure raison du monde de les repenser, voire de les abolir, et les Assemblées libres l'ont demandé. Ce chantier sera l'un des nôtres.

L'université n'a pas le monopole du savoir, et c'est tant mieux. Elle est le lieu où l'on vient pour y découvrir ce qu'aucune machine ne peut offrir : un savoir critique et réflexif, de la présence, de la contradiction, une capacité au jugement qui se forme au contact d'autrui. Autrement dit, encore et toujours : le libre examen. Une machine ne pense pas contre elle-même. C'est toute la différence, et c'est notre raison d'être.

Ceci m'amène à faire un ultime pas chassé : il paraît que « qui dit IA générative dit création ». Pour moi : qui dit création dit art.

On peut sourire ? Écoutons Ada Lovelace. Au dix-neuvième siècle, cette pionnière de l'informatique et fille du poète Lord Byron, décrivait déjà son approche comme une « science poétique » et imaginait qu'une machine algorithmique pourrait, un jour, composer de la musique de n'importe quelle longueur ou degré de complexité. Elle avait déjà tout

compris. Elle avait surtout saisi que la frontière entre le calcul et l'imagination n'est pas étanche.

Le grand partage entre les sciences et les arts, la raison d'un côté, l'émotion de l'autre, n'a que trois siècles. Les carnets de Léonard ne le connaissaient pas. Non contents d'être animés d'une passion souvent incurable, les femmes et les hommes de science et d'art ont un point commun essentiel : leur créativité. « L'imagination est plus importante que le savoir », disait Einstein. Les scientifiques imaginent des questions, des méthodes et des solutions originales, tout comme les artistes inventent de nouvelles formes d'expression aux problèmes qu'ils se posent.

Aujourd'hui, les digues du « rationnel » craquent de partout. Marie Curie était une artiste à sa manière, tandis que Maurits Escher fut un scientifique à la sienne. Comme le développe si brillamment Douglas Hofstadter dans son essai *Gödel, Escher, Bach : les brins d'une guirlande éternelle*, la science est créative, et parfois même récréative. Et Whitehead nous rappelait qu'il y a deux façons de faire progresser la science : creuser son sillon, et en sortir. Il concluait que le savoir inédit n'apparaît qu'à celles et ceux qui sortent de leur sillon.

À l'ULB, nous faisons de l'ArtScience depuis longtemps, souvent à partir des sciences exactes, sans toujours le dire clairement. Le 21 mai dernier, nous en avons fait un projet majeur : sur ce campus, avec le Conservatoire royal de Bruxelles, l'École nationale supérieure des arts visuels de La Cambre et l'INSAS l'Institut national supérieur des arts du

spectacle, nous avons signé la déclaration fondatrice d'ATLAS, l'Alliance pour la Transmission et les Liens entre Arts et Sciences – Brussels School of Arts. Ce n'est pas un rapprochement institutionnel de plus. C'est une réponse adressée à notre époque, celle de l'hyperspécialisation et de l'isolement disciplinaire, une réponse à cette demande de décloisonnement et d'interdisciplinarité qui s'est exprimée, elle aussi, dans nos Assemblées libres. Des thèses co-encadrées, des formations croisées, des projets européens, une école doctorale en arts et sciences de l'art. Et un fonds d'impulsion pour les projets de recherche conjoints, dont je vous annonce ce soir le premier appel à projets. Force est de constater que les défis auxquels nous faisons face nous obligent à penser ensemble. Comment répondre à la crise climatique, comment lutter contre les injustices qui traversent nos sociétés, comment réfléchir à l'intelligence artificielle, comment imaginer les politiques et l'urbanisme de demain, sans convoquer à la fois tant de disciplines : les philosophes, les écrivains, les informaticiens, les juristes, les historiens, les biologistes, les sociologues, les architectes, les médecins, tous les artistes et ... et les citoyens ?

On connaît la chanson au sommet du hit-parade dans certains cabinets politiques : la rengaine de l'utilité, de la rentabilité et de la création d'emplois. On y voudrait que la recherche ne soit subsidiée que si elle « crée des emplois ». Mais elle en crée.

Ces politiques sont absurdes et, plus encore, leur manie de vouloir rendre les entreprises sceptiques à l'égard des universités – qui travailleraient « hors sol ». Heureusement, nos entreprises, les plus

grandes comme les plus petites, savent ce que ces cabinets oublient : que l'interdisciplinarité et l'art sont des fondamentaux, pas des ornements. Ces entreprises soutiennent tout à la fois l'art et la recherche fondamentale. Nos jeunes aussi savent l'importance des arts et que l'on ne comprendra ce monde devenu fou qu'en imbriquant les sciences et les arts, les sciences humaines et les sciences exactes.

Parmi les arts, il en est un qui, depuis toujours, explore les fondations de nos certitudes. Un art qui doute, qui nuance, qui pense contre lui-même à chaque page, et dont la matière première est exactement celle dont nos machines font désormais commerce : les mots. Vous l'aurez compris, je veux parler de la littérature.

C'est elle que nous honorerons ici. Dans quelques instants, notre Université remettra les insignes du doctorat honoris causa à Lola Lafon, Marie NDiaye, Vincent Engel, Thomas Gunzig et Romain Lemire. Je ne dirai rien de plus pour ne pas déflorer les éloges, sinon ceci : à l'heure où une machine peut produire mille pages sans avoir rien vécu, honorer des écrivains, c'est rappeler qu'un texte vaut par la vie qui l'a traversé, par les hésitations, les repentirs, les angoisses, l'indétermination, la friction, encore elle, dont il porte la trace. Pas de science sans friction, mais pas de fiction non plus. Lire reste le premier des libres examens. Et la littérature est l'endroit où l'humanité, depuis qu'elle écrit, apprend à penser contre elle-même.

Il y a quatre ans, je vous proposais de nous promener dans le bois, tant pis pour les loups. Nous nous y sommes aventurés. Posés un instant.

Nous avons conversé, écouté surtout. Et nous sommes revenus de ces forêts touffues avec des alliés qui nous ressemblent : des musiciens, des cinéastes, des stylistes, des plasticiens, des écrivains, des artistes.

Les loups sont certes toujours là, mais je leur abandonne mon horizon. Je regarde une université qui, en une année, s'est examinée elle-même, librement. Elle qui a choisi, face à la machine, la pensée incarnée, la présence, la contradiction et le doute. Elle qui a décidé de s'ouvrir et de créer, avec les artistes, plutôt que de se recroqueviller sur elle-même.

Et je dis aux loups : prenez garde, car nous n'avons pas peur. Nous sommes légion.